

PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

STEFAN ZWEIG

MARIE STUART

Préface de Yannick Ripa

Traduction entièrement révisée par Olivier Mannoni



« L'Histoire, cette poétesse. »

Le bourreau s'y reprit à trois fois pour lui couper la tête. Reine de France éphémère, puis tragique reine d'Écosse, Marie Stuart a cristallisé toutes les passions et son existence mouvementée suscita les interprétations les plus contradictoires : victime, inspiratrice de Du Bellay et de Ronsard, enchantresse car toute de grâce physique et intellectuelle, défenseure du catholicisme mais respectueuse de la Réforme, selon les uns ; pécheresse, adultère et meurtrière, sans honneur même maternel, effroyable papiste, selon les autres. Entre fiction narrative et vérité historique, Stefan Zweig cherche à son tour à percer le mystère de cette femme politique en proie aux préjugés, emportée par ses émotions et ses pulsions, et qui lui en rappelle une autre, Marie-Antoinette, guillotinée en 1793. Vaincue, Marie Stuart entrera dans l'Histoire. Au moment de poser la tête sur billot, écrit-il, « aucune de ses paroles, aucun de ses gestes n'exprime la crainte. La fille des Stuart, des Tudor, des Guise s'est dignement préparée à la mort ». Difficile de ne pas penser à la fin de Zweig lui-même, tandis que s'effondraient toutes les valeurs qui avaient constitué son monde.

STEFAN ZWEIG
AUX ÉDITIONS PAYOT

Les incontournables :

Le Joueur d'échecs

La Confusion des sentiments

Vingt-quatre heures de la vie d'une femme

Lettre d'une inconnue, suivi de : La Ruelle au clair de lune

Amok

Brûlant secret

Autres nouvelles et récits :

Le Wagon plombé, suivi de : Voyage en Russie, et de :

Sur Maxime Gorki

Le Monde sans sommeil, suivi de : La Contrainte,

de : Au bord du lac Léman, et de : Ypres

Dans la neige, suivi de : Le Chandelier enterré

Destruction d'un cœur

La Gouvernante, suivi de : Eros matutinus

Une histoire au crépuscule, suivi de : Petite nouvelle d'été

La Fuite dans l'immortalité

Secrets et passions

Quatre histoires du pays des enfants

Grandes biographies et essais biographiques :

Marie-Antoinette

Marie Stuart

Joseph Fouché

Freud

Nietzsche

Baudelaire, et autres poètes

(Suite en fin d'ouvrage)

Stefan Zweig

Marie Stuart

*Traduction de l'allemand par Alzir Hella
entièrement révisée par Olivier Mannoni*

Préface de Yannick Ripa

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1244 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Conception graphique de la couverture : Sara Deux

Illustration : © Catrin Welz-Stein

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la présente traduction révisée
et la présente édition

ISBN : 978-2-228-93513-5

PRÉFACE

Dans le camp des vaincus

Par Yannick Ripa

Marie Stuart, révélatrice de vocation

Printemps 1968. Loin du Quartier latin, de ses barricades et des fumigènes malodorants, dans un jardinet préservé de la ville, aux senteurs de lilas, une adolescente s'ennuie... Trop jeune pour vouloir découvrir sous les pavés la plage, souvent étrangère aux préoccupations de ses camarades de lycée, alors déserté, le passé plus que le présent l'interpelle et l'histoire de la Révolution davantage que celle qui agite Paris, à quelques kilomètres de là. Mais, à cet âge où l'on se cherche, ni les qualités de conteur d'un Alain Decaux ou d'un André Castelot, ni la virtuosité d'un Anatole France à rendre vie aux « dieux [qui] ont soif¹ » n'offrent à la solitaire l'héroïne qui ferait battre son cœur. Comme l'écrira magnifiquement, quelques années plus tard, l'historienne Arlette Farge, « le miroir de l'histoire ne renvoie pas [son] visage, mais [...] celui de l'autre masculin² ».

1. Anatole France, *Les dieux ont soif*, Paris, Calmann-Lévy, 1912.

2. Arlette Farge et alii, *L'Histoire sans qualités*, Paris, Galilée, 1979.

Face à son désarroi, sa mère lui a tendu la biographie de Marie Stuart par Stefan Zweig, un grand écrivain autrichien, a-t-elle précisé. Elle avait raison : en enracinant la vie de la reine de France, puis d'Écosse, dans les guerres de Religion, sans en donner un récit lourd et détaillé, le biographe la transformait en un personnage romanesque et romantique. Malmenée par les intrigues de la cour, déchirée entre les impératifs de sa fonction et les inclinations de son cœur, la souveraine ne pouvait que séduire une lectrice de quatorze ans. Pourtant, ce n'est pas cette dimension qui lui a fait dévorer les pages, elle n'a jamais aimé ni les aventures des trois mousquetaires, ni les films de cape et d'épée ! Son livre est devenu de chevet pour lui avoir offert la sensation d'être prise par la main pour rencontrer et comprendre la « vraie Marie Stuart ». Comme l'auteur, elle s'est désolée des zones d'ombre qui cependant l'estompaient. Peut-être, après tout, des documents lui avaient-ils échappé¹ ; elle s'est imaginée dénichant dans un monceau d'archives poussiéreuses, vierges de tout regard, les morceaux de puzzle manquants. Elle a refermé la biographie, et déclaré, péremptoire et solennelle : « Je serai historienne. » L'adulte a tenu la promesse de la jeune fille : je suis devenue historienne.

De mutation en déménagement, le livre s'est égaré. Il m'est resté en mémoire sa couverture rouge écossais, comme les kilts de mon enfance, l'ovale gris pâle de Marie Stuart et, surtout, la description de son ultime calvaire : sa tête sur le billot, l'échec par trois fois du bourreau à la trancher, dans la main de l'homme la perruque grise d'une vieille femme, et à mon oreille les aboiements de son petit roquet, échappé des dessous de sa robe. Parce qu'un jour il a bien fallu vider la

1. En 2023, une cinquantaine de lettres codées de Marie Stuart ont été découvertes dans l'un des fonds non inventoriés de la BNF !

maison des parents disparus, l'ouvrage a resurgi de la cave et repris sa légitime place dans ma bibliothèque.

Que des décennies après l'avoir lu, je me sois consacrée à l'histoire des femmes, et que j'aie focalisé mes recherches sur la violence qu'elles n'ont cessé de subir, cela ne manquait pas de sel, mais je ne reliais pas alors mes objets d'étude aux mots qui avaient déclenché ma vocation.

« Nous sommes toutes des hystériques ! » Longtemps, j'ai uniquement attribué l'orientation de mes premiers travaux sur la folie féminine¹ à ce slogan que, militante du Mouvement de libération des femmes, je criais, battant le pavé parisien dans la décennie 1970, mais à relire aujourd'hui l'histoire de Marie Stuart, dans la traduction révisée par Olivier Mannoni, plus respectueuse du texte originel que la première, et dépouillée de l'emphase et des effets de style grandiloquents adoptés par son prédécesseur Alzir Hella, je suis troublée par la qualification d'hystérique par laquelle Zweig définit la reine, parce que femme plus que souveraine, follement amoureuse, à en perdre la tête, aux deux sens du terme !

Je ne saurai jamais si dans ce souvenir s'origine ma propre démarche qui aspirait à libérer les femmes de cette accusation, devenue inacceptable. Mais Zweig était homme de son temps, on ne saurait lui en vouloir de certains de ses propos, à nos yeux misogynes. Quant à moi, je ne peux que lui dire : merci monsieur !

Marie Stuart au secours de Stefan Zweig

Hiver 1934. De la fenêtre du 11 Portland Place où il a élu domicile depuis octobre dernier, Stefan Zweig regarde le brouillard gommer Londres ; ce paysage

1. Yannick Ripa, *La Ronde des folles. Femme, folie et enfermement au XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1986.

cotonneux, sans nulle aspérité, ne lui apporte pas le réconfort souhaité, pas plus que les longues heures à traquer dans les archives les traces éparses laissées par Marie Stuart, sujet de son prochain livre. Rien, pas même son vif intérêt pour la reine d'Écosse, n'apaise ses angoisses. Elles l'étreignent depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler, au mois de janvier précédent. Ses inquiétudes n'étaient pas alors partagées par ses concitoyens, considérant le « national-socialisme comme une affaire qui se passait “de l'autre côté” et ne pouvait en rien toucher l'Autriche¹ », persuadés que le Führer ne s'attaquerait jamais à son voisin-frère, que le chancelier Engelbert Dollfuss² préserverait leur patrie, qu'elle pouvait compter sur la protection de la France, de l'Angleterre et de la Société des Nations. Même l'épouse de l'écrivain, Friderike, a jugé ses prémonitions pessimistes et excessives. Que ses livres, parce qu'œuvres d'un Juif, partent en fumée – comme ceux d'Emil Ludwig, de Thomas Mann, Karl Marx et Sigmund Freud – lors de l'immense autodafé de mai 1933 n'a pas convaincu celle-ci de la gravité de la situation, de l'irrémediabilité de la guerre auxquelles lui croit comme en Dieu.

L'antisémitisme nazi a soudainement rappelé à Zweig sa judaïté, dont, comme sa famille, parfaitement assimilée, il faisait peu état. Cet assassinat intellectuel a déjà renforcé ses craintes lorsque, le 18 février 1934, après l'insurrection ouvrière viennoise – dont il ne fut pas le témoin bien que de passage dans la capitale –, son domicile familial de Salzbourg

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* (1941), traduit de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Le Livre de Poche, 2011, p. 440.

2. Chancelier depuis le 20 mai 1932 et antinazi, Engelbert Dollfuss instaure un régime dictatorial à partir de mars 1933. Le 25 juillet 1934, il est assassiné par des nationaux-socialistes autrichiens.

est perquisitionné car il est soupçonné de collusion avec les sociaux-démocrates. À tort : il ne s'est jamais mêlé de politique. Hier, par « méfiance », parce qu'il l'estime soumise à la corruption universelle, elle est la « chose la plus répugnante qui soit¹ », aujourd'hui, « par tactique » et non « par lâcheté », indique-t-il dans une lettre du mois de juin précédent à Romain Rolland. Le pacifisme l'a rapproché de celui qui est un de ses maîtres. En 1920, dix ans après leur rencontre, il a consacré un livre à cet écrivain, pour lui le plus grand de son temps, devenu son ami. Il y loue le courage de l'auteur de *Jean-Christophe* à s'élever contre le bellicisme qui a conduit à la Grande Guerre. Toujours aussi engagé, Rolland ne comprend pas la frilosité de Zweig, pourtant conscient de la dangerosité de Hitler. Il lui reproche son silence face aux mesures raciales, ce que Klaus Mann nomme son « hésitation anémique² ».

Aujourd'hui encore, malgré le suicide si politique de l'écrivain à Pétrópolis, au soir du 22 février 1942, et celui de Lotte Altmann, de vingt-huit ans sa cadette, sa secrétaire devenue sa nouvelle épouse, ce comportement surprend : n'avait-il pas choisi de raconter le parcours de Joseph Fouché³, ce parangon de l'homme politique, et celui de Marie-Antoinette⁴, prise au piège de la Révolution ? Ce serait ignorer que son projet

1. Lettre à Paul Frischauer, mars 1934.

2. Klaus Mann, « Érasme de Rotterdam », 1^{er} août 1934, in Stefan Zweig, Klaus Mann, *Correspondance, 1925-1941*, Paris, Phébus, 2014, p. 168.

3. Stefan Zweig, *Joseph Fouché*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac entièrement révisée par Olivier Mannoni, préface de Philippe Artières, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2024.

4. Stefan Zweig, *Marie-Antoinette. Portrait d'une femme ordinaire*, traduction d'Alzir Hella entièrement révisée par Olivier Mannoni, préface d'Antoine de Baecque, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2024.

était de s'attacher moins aux événements historiques qu'à la complexité des êtres dont les personnalités sont révélées par un contexte politique et social singulier, toile de fond plus que sujet de ses récits. Voilà bien ce qui l'a attiré chez Marie Stuart.

L'existence mouvementée de la reine d'Écosse – souvenir flottant de lointaines lectures de Walter Scott ou d'Alexandre Dumas¹ –, Stefan Zweig la redécouvre à l'automne 1933, lors d'un bref séjour à Londres. Il y apprécie l'atmosphère apaisante du temps de sa jeunesse estudiantine, il y a une trentaine d'années. Loin des tensions autrichiennes, il va « respirer, penser et réfléchir² ». Alors qu'il relit les épreuves de son livre sur Érasme, « un portrait intellectuel de l'humaniste³ », et envisage d'écrire ensuite un roman, il cède à sa passion des autographes et se rend au British Museum. Dans une vitrine est exposé le manuscrit qui relate l'exécution de Marie Stuart. À l'en croire, c'est « involontairement » qu'il se demande quelle est l'implication réelle de la reine dans le meurtre de son mari. Parce qu'il n'avait plus rien à lire, il se procure le jour même un livre sur elle. Sa curiosité est piquée, mais non satisfaite, par cet « hymne qui la [défend] comme une sainte, un livre plat et sot⁴ ». Un autre laisse Zweig perplexe, car il contredit la première interprétation. Il n'en fallait pas plus pour que Marie Stuart devienne aux yeux de l'écrivain « un cas » intéressant, d'autant plus qu'il n'a pas trouvé un ouvrage auquel se fier.

Sur le tragique de l'existence de la fille de Jacques V, épéhémère reine de France par son mariage

1. Walter Scott, *L'Abbé* [autre titre : *Le Page de Marie Stuart*], 1820 ; Alexandre Dumas, *Les Crimes célèbres. Marie Stuart*, 1839.

2. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, op. cit., p. 444.

3. *Ibid.*, p. 445.

4. *Ibid.*

avec François II en 1558, on a, de fait, écrit tout... et son contraire : victime, inspiratrice de Du Bellay et de Ronsard, dont une élégie déplore le départ de la jeune veuve car il rend « les muses muettes », enchanteresse car toute de grâce physique et intellectuelle, défenseuse du catholicisme, mais respectueuse de la Réforme ailleurs qu'en ses terres, selon les uns ; pécheresse, adultère et meurtrière, sans honneur même maternel, effroyable papiste, selon les autres. Martyr ou putain... Zweig perçoit aussitôt des analogies entre l'Écossaise et « l'Autrichienne » : l'une est morte sur le billot en 1567, poursuivie par la haine, affirme-t-on souvent, de sa cousine Élisabeth I^{re} d'Angleterre, l'autre guillotinée en 1793, par celle d'un peuple qui la connaissait si mal. Toutes deux ont été les proies des préjugés. Là est la seule certitude de Zweig. De comparaison en comparaison, sans s'en rendre compte, dira-t-il, il commence une nouvelle biographie, oubliant s'être senti las de ce genre de création. Pour documenter son personnage, sans véritable gloire, faute de s'être illustrée dans une action d'envergure, n'ayant « rien donné à son pays de plus fécond que la légende de sa vie », il lui faudra revenir. Lorsqu'au début 1934, il rentre en Autriche, il sait déjà que Londres et son calme l'accueilleront pour lever le mystère Marie Stuart, mais rien ne presse...

La fin de deux mondes

Or, il a suffi de quelques jours dans une Autriche « agitée par les fièvres et les combats¹ » pour que Zweig mesure la dégradation du climat et réalise l'imminence du péril dont il faut, d'urgence, se protéger. Pour justifier son départ, il pourrait arguer d'un prétexte littéraire, mais ce serait nier la menace

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, op. cit., p. 446.

qui pèse sur les siens et ses concitoyens et conforter leur cécité. Il suggère à son épouse de l'accompagner avec ses deux belles-filles, Suse et Alix, nées d'un premier mariage avec Felix von Winternitz. Mais elle reste sourde aux arguments de son mari, avec lequel, au fil des ans, les liens amoureux se sont distendus ; dès octobre 1931, celui-ci note dans son journal que leur « vie conjugale court à la catastrophe ». Le devoir – mais aussi un attachement qui jamais ne se démentira¹ – oblige Friderike à continuer d'assurer le confort dont il a besoin pour créer et d'accepter ses longues absences et ses infidélités, qu'il nomme ses « épisodes ». Derrière chaque grand homme ne se cache-t-il pas toujours une femme ? Jusqu'alors, à Kapuzinerberg, dans leur castel isolé du monde, elle a joué ce rôle, mais à présent elle refuse de se laisser influencer, estimant qu'a pris le dessus le tempérament dépressif de son mari, auquel elle a été si souvent confrontée. À l'automne 1934, Stefan Zweig quitte, seul, son pays pour une durée qu'il ignore ; reviendra-t-il même un jour de ce qu'il refuse encore de nommer un exil ?

La bibliothèque londonienne devient la tour d'ivoire dans laquelle il se retire pour suivre la règle qu'il s'est fixée pour ses biographies, « tout connaître avant de commencer à écrire² ». Pour ce, il se rend jusqu'en Écosse, pour s'imprégner de l'atmosphère dans laquelle Marie Stuart vécut. Se noyer dans les archives et leurs milliers de pages, se nourrir de la

1. Friderike se rend à Londres pour aider son mari à s'installer, c'est elle qui recrute sa secrétaire ; malgré la liaison notoire de celui-ci avec la jeune femme, elle l'accompagne à la fin des années 1930 dans certains de ses voyages, et lui fait parvenir au Brésil des ouvrages nécessaires à ses travaux.

2. Cité in Virginie Lecorchev, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature : les rapports entre les biographies historiques et l'Histoire*, thèse de doctorat en études germaniques, Université Paris-Est-Créteil, 2018, p. 44.

correspondance diplomatique ou intime de la reine, saisir sa sensibilité à travers les sonnets dans lesquels la femme amoureuse si souvent blessée s'épanche, lui seront refuges bienveillants, il l'espère. En vain.

Dans la capitale anglaise, il se sent étranger, car incompris ; il regarde, consterné, les Londoniens vaquer à leurs occupations sans avoir conscience de l'épée de Damoclès qui les menace, eux et le continent. La *Middle Europe* leur semble loin et leur position insulaire, une protection contre les ambitions expansionnistes du III^e Reich. L'exil désormais est bien là. Il est lourd à supporter à celui qui se voulait citoyen du monde, partout chez lui, en particulier à Vienne, Paris, Berlin, Bruxelles, Londres... Bien avant d'y être accueilli, et applaudi, pour ses talents littéraires qui l'ont mené aux quatre coins du globe en tant qu'écrivain allemand le plus lu et traduit dans soixante pays – de la Chine à l'Argentine en passant par l'Union soviétique –, il a aimé ces capitales pour leur brillance, leur culture, leur humanisme, leur cosmopolitisme, au tournant du siècle précédent qui le vit naître, en 1881.

Bénéficiant de l'éducation de la haute bourgeoisie viennoise, il poursuit, en dilettante, des études universitaires et soutient cependant en 1904 un doctorat en philosophie sur Hippolyte Taine. Il fréquente alors la jeune intelligentsia et mène une vie de dandy épris de culture, passionné par la poésie, admiratif inconditionnel de Rainer Maria Rilke, et se voue à la littérature. Ses premiers poèmes datent de l'adolescence ; à dix-neuf ans, sa collaboration à la célèbre revue *Neue Freie Presse* de Theodor Herzl lui a apporté une certaine reconnaissance, avant qu'il se consacre, en passeur, à la traduction des œuvres de Baudelaire, Verlaine, Stendhal, Dostoïevski et autres. Libre de toute contingence matérielle, grâce à l'aisance familiale acquise dans le textile, il allie vie de plaisir et plaisir des voyages et de l'écriture. Mais cette société

élitiste, entre légèreté et goût pour les arts et l'érudition, sombre avec la Première Guerre mondiale. La foi de Zweig en l'Europe, devenue le vieux continent, en sort ébranlée. Même les années folles, son succès grandissant grâce à ses nouvelles et ses biographies, son mariage avec Friderike Burger, enfin divorcée, ne sont pas encore parvenus à le reconforter que le bruit des bottes aux frontières de sa patrie l'a déstabilisé. Il peut paraître surprenant de chercher du réconfort en s'immergeant dans l'époque sanglante des guerres de Religion, des complots de cour, des rivalités de pouvoir qui ne se résolvent que par la violence la plus extrême ; mais, l'écrivain perçoit une ressemblance entre cette rude époque et la sienne

Ces temps, si éloignés l'un de l'autre, sonnent pareillement la fin d'un monde. Un audacieux rapprochement s'impose à lui : comme les contemporains de l'écrivain, Marie Stuart n'a pas perçu, au fil des ans, l'érosion des valeurs auxquelles elle est attachée depuis l'enfance, en cette époque de transition, au mitan du XVI^e siècle, à la sortie d'un « sombre Moyen Âge », alors que, sans renier totalement l'esprit de la chevalerie, « l'humanisme [conquiert] les palais royaux ». Promise au dauphin, elle a été éduquée à la cour de France, l'« une des plus brillantes et des plus grandioses du monde ». On s'y voue à la culture et à tous les arts, on tient à une « parfaite éducation, non seulement en ce qui concerne les hommes de rang, mais aussi chez les dames de la noblesse ». La jeune Marie excelle bientôt dans la poésie, le chant et la broderie. Partout, des châteaux de France, en « ce riche et beau pays avec ses joies sensuelles », à ceux d'Écosse, « monde étroit, sombre et tragique », elle s'appliquera à recréer cette cour, sa cour, à défendre ces valeurs, les siennes – qui sont aussi, par bien des aspects, celles de Zweig. Loin, si loin, des préoccupations géopolitiques qui dictent sa conduite à Élisabeth d'Angleterre, fine stratège. Cette fidélité

éthique touche l'écrivain, qui éprouve de l'empathie pour son sujet, un sentiment peu en adéquation avec la mise à distance dont il se prévaut pour mener à bien son projet.

Pour distinguer le vrai du faux qui nourrit la légende, dorée ou noire, de Marie Stuart, il ne faut pas être partie prenante : ni Écossais, ni Anglais, ni protestant, ni catholique. Juif autrichien – en fait, plus Autrichien que juif –, il est convaincu de l'impartialité avec laquelle il démêlera la pelote des fils mêlés de ces récits sur Marie, infortunée, bien que « reine au berceau », être de chair et de sang, qu'il pressent si shakespearienne !

« *L'Histoire, cette poétesse* »

Shakespearienne : le qualificatif métamorphose Marie Stuart en un personnage de tragédie qui sollicite l'imaginaire de l'écrivain, par lequel il captive son lectorat. Il traduit l'approche singulière que Zweig a de l'Histoire ; elle le différencie des historiens, dont du reste il ne se revendique pas. Si l'historiographie conçoit aujourd'hui que la grande histoire prenne dans ses filets des vies anodines, voire minuscules, ignorées de ce premier xx^e siècle centré sur celles des puissants, elle voit dans l'Histoire une production humaine. Certes, celle-ci semble parfois échapper à ses protagonistes, faute d'avoir anticipé toutes les éventuelles conséquences de leurs actes, mais elle n'est pas une force supérieure immanente, douée de volonté, voire de raison. Le face-à-face qui oppose les cousines et s'inscrit au cœur du vaste marché matrimonial dont dépend l'équilibre entre les nations est, selon Zweig, voulu par l'Histoire ; c'est elle qui, « pour ce drame somptueusement échafaudé, [...] a choisi deux adversaires de grande classe ». Elle est,

à ses yeux, une « poétesse¹ », à la capacité inventive telle que nul ne peut la concurrencer. En Marie Stuart, l'auteur identifie l'une de ses plus remarquables créations. L'Histoire s'en empare dès avant sa naissance et se confond avec le destin, la destinée, le sort, la malédiction, annoncés par des présages ou des pressentiments, évoquant l'antique *fatum*.

Le champ lexical zweiguien accueille ainsi un vocabulaire exclu des travaux historiques. Qu'importe si l'on peine à saisir les nuances entre ces mots et que, soudain, Marie Stuart devient le jouet de Dieu, dont elle tient sa couronne. Leur déclinaison, leur répétition postulent que, durant toute son existence, la reine ne fut jamais maîtresse d'elle-même. Telle une Atride, elle hérite d'une lignée², celle des Stuart, or « il n'a été accordé à aucun des membres de cette famille qui ont occupé le trône de vivre heureux ou longtemps ». Et Zweig de lire la vie de la souveraine comme un combat contre son destin. Il se comporte ainsi en écrivain, n'hésitant pas à tremper sa plume dans l'encre du romanesque, au risque de voir son livre considéré comme un roman historique. Il n'en est rien, car l'auteur ne brode pas pour plaire au lectorat, son talent y suffit. Tout juste s'accorde-t-il le droit de recourir à quelques anachronismes : avec deux siècles d'avance, il voit en la reine d'Écosse une figure romantique. Face aux lacunes des sources, là où le chercheur émettrait précautionneusement des hypothèses, il recourt au vraisemblable, une pratique courante chez les

1. Stefan Zweig, « L'Histoire, cette poétesse », in *Derniers messages* (1945), traduit de l'allemand par Alzir Hella, préface de Jacques Le Rider, Paris, Bartillat, 2013, p. 139.

2. C'est le mot « race » que le premier traducteur de Zweig, Alzir Hella, a employé. On ignore, hélas, si ce choix a été validé, voire souhaité, par l'écrivain, alors qu'au moment de la parution française de *Marie Stuart* la virulence accrue de l'antisémitisme nazie souligne la continuité des persécutions subies par le peuple juif, lesquelles seraient ainsi rattachées.

biographes qui mettent en valeur les moments forts d'une existence ; l'exhaustivité et l'exactitude lui semblent inatteignables, car la transmission mémorielle d'un évènement est, pense-t-il, toujours partielle et celle de l'image d'un homme, fragmentaire. Cette conviction se vérifie d'autant plus dans le récit de la vie de Marie Stuart qu'à l'en croire son « destin est concentré dans trois ou quatre catastrophes isolées et ayant une forme typiquement dramatique raison pour laquelle on la choisit toujours comme héroïne de tragédie ».

L'écrivain bafoue, plus audacieusement encore, la déontologie de l'historien : prétendant s'exprimer à propos de la reine et de son entourage, il expose ses opinions, avançant que « quiconque veut vraiment voir et montrer Marie Stuart doit se prononcer », et les élève au rang d'aphorisme ; il postule, par exemple, qu'« il y a dans la vie de chaque être humain des fautes irréparables », que « le premier indice d'un véritable talent politique demeure, de tout temps, qu'un homme renonce par avance à atteindre ce qui est inaccessible ». Au détour d'une phrase, il vilipende cette « science de l'absurdité » qu'est la politique, répugnée par les « solutions simples, naturelles et raisonnables [car] les difficultés représentent son plus grand plaisir, la discorde, son élément ». Il ajoute : « La raison et la politique suivent rarement le même chemin et ce sont peut-être ces occasions manquées qui donnent à l'histoire du monde son caractère dramatique », elle n'a que faire de la morale, d'autant plus que ce n'est pas « le droit qui décide, mais le résultat ».

À travers sa condamnation du fanatisme du prédicateur populaire d'Édimbourg John Knox – ennemi implacable de l'« humaine [et] humaniste » Marie Stuart, dont il ne cesse de diaboliser les goûts et les comportements –, l'écrivain vise, sans doute, les partisans de Hitler. Sa dénonciation du « caractère

dictatorial du calvinisme », de sa « haine iconoclaste de l'art », de sa « détestation de la joie », n'est-elle pas aussi celle du nazisme ? À fleurets mouchetés, il justifie son refus de s'engager ; seule cette posture préserve le bien le plus précieux de l'homme, sa liberté, or « celui qui s'est donné à la politique ne s'appartient plus ».

Prisonnière de celle-ci qui étrangle même sa vie privée, la reine d'Écosse est depuis toujours ligotée. Zweig déplore qu'elle fasse un usage maladroit et irraisonné de l'infime marge de manœuvre dont elle dispose, incapable dès lors d'abattre le destin qui semblait lui avoir d'abord offert « une invisible corne d'abondance ». Aussi son admiration se porte-t-elle sur Élisabeth I^{re} parce qu'elle « s'est créée avec son propre corps et sa propre vie ». De plus, il refuse qu'on lui reproche sa dureté envers sa parente car, souveraine, elle ne pouvait admettre que celle-ci revendiquât sa couronne. Néanmoins, seul le drame que subit Marie – non seulement en tant que reine, mais aussi en tant que femme – subjugué l'écrivain. L'incompatibilité entre les devoirs royaux et les désirs féminins la conduit à sa perte et l'enferme *ad aeternam* dans le camp des vaincus !

Le destin d'une vaincue

Du propre aveu de Zweig, « un des traits essentiels de [ses] dispositions intimes » est de ne jamais prendre « le parti des prétendus "héros" », mais de voir « toujours le tragique dans le vaincu ». Cette vision oriente toute son œuvre, constate-t-il dans *Le Monde d'hier*, ouvrage posthume qui hésite entre bilan historique, confession intime et testament littéraire : « Dans mes nouvelles, c'est toujours celui qui succombe au destin qui m'attire, dans mes biographies le personnage qui l'emporte, non pas dans l'espace réel du

succès, mais uniquement au sens moral, Érasme et non Luther, Marie Stuart et non Élisabeth¹. » Le sujet est moins la défaite de ces êtres, fictionnels ou réels, que leur transformation, sous les coups de boutoir du destin, la sublimation de leur être, alors qu'il est sur le point de se briser. Comme Marie-Antoinette révélée par sa résistance dans le tourbillon révolutionnaire, alors qu'elle n'est auparavant, pense Zweig, qu'un « personnage moyen », c'est « uniquement dans les grands moments que [Marie Stuart] se montre grande et énergique. En temps normal, elle est indifférente et médiocre » ! Suivre l'évolution de la personnalité de la reine rythme le récit et impose un crescendo. Dans les fictions comme dans les biographiques historiques, ce processus dessine des figures humaines, celles d'antihéros. Miroirs tendus aux lecteurs et lectrices pour y reconnaître certains de leurs propres traits, elles émeuvent et questionnent sur la complexité des caractères, ce sont elles qui fascinent Zweig.

Ce dépassement de soi face à l'adversité pourrait évoquer le principe nietzschéen, selon lequel « ce qui ne me tue pas me rend plus fort² », mais si la réalité profonde des personnages de Zweig se dévoile et s'affirme par leur opposition au destin, ils ne sortent pas vainqueurs de cet affrontement. La victoire de ces faibles, devenus forts, celle de Marie, sans génie politique mais aux vertus cachées, est là, dans la grandeur d'une « âme » enfin « épanouie ». À Romain Rolland, comme à son lectorat, l'écrivain affirme que « la défaite [...] laboure, en fécondant, la supériorité morale du vaincu³ ». Elle le grandit et lui infuse la dignité : « Jusqu'au dernier instant Marie Stuart a conservé

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, op. cit., p. 203.

2. Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, 1888.

3. À propos de sa pièce *Jérémie* (1904, trad. fr. Olivier Mannoni, préface Annette Wiewiorka, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2014), cité in Virginie

sa grandeur royale. Aucune de ses paroles, aucun de ses gestes n'expriment la crainte », parce qu'elle s'est « dignement préparée à la mort. » Cette issue est la seule échappatoire, éblouissante, des vaincus. Pour nous, qui connaissons, comme on dit, la fin de l'histoire, cette conviction annonce le geste fatal de l'écrivain.

Au fur et à mesure de la rédaction de cette biographie, la confiance de Zweig en l'humanité s'érode, plus encore qu'après la Première Guerre mondiale dont les horreurs lui imposèrent d'écrire sur la souffrance et les humiliations. Au cœur de ces chaotiques années 1930, il ne doute pas de la future victoire du nazisme et de sa haine antisémite. L'épilogue de *Marie Stuart* lui fournit le prétexte de jauger son époque à l'aune d'un « Moyen Âge [...] violent et cruel, mais [...] pas sans âme [...]. Dans maintes de ses pratiques il a plus profondément conscience de son inhumanité que notre époque ». De cette séquence historique qui produit le malheur de Marie Stuart, Zweig tire un précepte immuable : « Les grands édifices politiques ont toujours été construits avec les pierres de l'injustice et de la cruauté, leurs fondations ont toujours eu le sang pour ciment. » La conclusion est sans appel : « En politique les vaincus ont tort et l'Histoire, en poursuivant sa marche, les foule de son pas d'airain. » Marie Stuart n'a pu lui échapper, pas plus que lui n'y parviendra.

Dès l'arrivée du Führer au pouvoir, il l'a su. Désespéré, le 26 avril 1933, il confie à Romain Rolland : « Je le sens, nous mourrons vaincus. » Mais, contrairement à la souveraine, il n'est pas responsable de cette défaite, chahuté comme tant d'autres par les remous indomptables de l'Histoire. Si celle-ci et le destin ont eu tant de prise sur la reine d'Écosse, c'est en raison de sa personnalité.

Zweig est frappé par l'incapacité de la souveraine à contrôler ses émotions et ses pulsions, aussi elle se laisse emporter par la passion amoureuse. Ce trait de caractère dominant aurait-il provoqué sa chute ? Pour répondre à cette question, que nul n'a jamais posée, l'écrivain veut pénétrer jusqu'aux tréfonds les plus secrets de la psychologie de la reine, pour y découvrir « les mécaniques du spirituel¹ ». Voilà le véritable enjeu de cet essai. Zweig n'agit ni en historien, ni en biographe, ni en écrivain, mais en « chasseur d'âme ».

Le « chasseur d'âme »

Le surnom que lui donne son ami Romain Rolland² fait chaud au cœur de l'écrivain, tant il ambitionne de marcher dans les pas de Freud, ce « maître de l'âme et de la science³ » qui lui apprend à « comprendre l'humain⁴ ». L'approche de ce que Zweig nomme des « énigmes psychologiques » – lesquelles ont sur lui « une puissance proprement inquiétante⁵ » – s'en trouve profondément modifiée. Peu à peu, les concepts freudiens – l'inconscient, le moi, le surmoi – s'invitent dans ses fictions, comme dans ses biographies, ainsi renouvelées. L'écrivain résiste toutefois à la tentation

1. Stefan Zweig et Sigmund Freud, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Gisella Hauer et Didier Plassard, préface de Roland Jaccard, Paris, Rivages, coll. « Rivages Poche », 2013, p. 62.

2. Romain Rolland, préface à la première traduction française d'*Amok*, en 1926.

3. Dédicace de Stefan Zweig à Freud dans sa biographie de Joseph Fouché en 1929.

4. Dédicace de Stefan Zweig à Freud dans sa biographie de Marie-Antoinette en 1932.

5. Stefan Zweig, *Amok*, traduit de l'allemand par Leïla Pellissier et Corinna Gepner, préface de Christine Marcandier, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013, p. 44.

de s'introspecter grâce à ce sésame, tout en remerciant Freud de le lui avoir offert.

Depuis 1908, les deux hommes entretiennent une correspondance qui ne prendra fin qu'en 1939, au décès du psychanalyste auquel l'éloge funèbre de Zweig rendra un vibrant hommage¹. Amicale, leur relation est néanmoins déséquilibrée : en disciple, l'écrivain attend de son maître à penser librement un avis, des conseils, voire une forme d'adoubement. Or, à l'automne 1920, à la lecture de *Trois maîtres*, un essai sur Balzac, Dickens et Dostoïevski, Freud lui reproche d'avoir confirmé la prétendue épilepsie du géant de la littérature russe, quand « tout le *Dostoïevski* aurait pu être construit sur son hystérie² ». Zweig sera dès lors attentif à ce concept central de la théorie analytique. Alors que « la psychologie est devenue [...] la grande passion de sa vie³ », il a retenu la leçon. Trop, sans doute ; mal, peut-être.

Sous « l'angle caractérologique », l'hystérie domine la psyché de Marie Stuart, minorant ses qualités et autres défauts. Mais là où la cure rechercherait dans l'inconscient le traumatisme responsable de cette pathologie, Zweig incrimine, lui, la nature féminine. Cette référence le rend plus proche du psychiatre italien Cesare Lombroso – avec lequel il différencie « la criminelle par passion » de « la criminelle née »⁴ – que du père de la psychanalyse. Ne prête-

1. Voir Stefan Zweig, « Devant le cercueil de Sigmund Freud », in Stefan Zweig, *Freud. La guérison par l'esprit*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, préface d'Élisabeth Roudinesco, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2021, p. 195-201.

2. Stefan Zweig et Sigmund Freud, *Correspondance*, op. cit., p. 29.

3. *Ibid.*, p. 61.

4. Avec son collègue Guglielmo Ferrero, Cesare Lombroso défend un déterminisme biologique, d'où sa théorie de la prostituée-née, exposée dans *La Femme criminelle et la*

t-il pas du reste à la reine un pouvoir maléfique qui détruit tous ceux qui l'approchent et l'apparente aux sorcières d'antan ? Alors qu'il se réclame du freudisme, Zweig ne semble pas, non plus, s'être entièrement débarrassé de l'appréhension du féminin qui irriguait la pensée des aliénistes du XIX^e siècle d'avant Charcot, tous héritiers du « *tota mulier in utero* » (« toute la femme est dans l'utérus ») hippocratique. Sa vulgarisation concluait à la précarité de l'équilibre mental de toutes les femmes.

Selon Zweig, la féminité ne s'éveillerait que par l'accomplissement de l'acte sexuel, et ne se réaliserait pleinement que par le plaisir, indissociable de la passion. « C'est toujours [elle] – écrit-il – qui dévoile à une femme son caractère, c'est toujours dans l'amour et dans la douleur qu'elle atteint sa véritable mesure. » Même une reine ne saurait échapper à cette loi. Chez la jeune Marie Stuart, le « fond de sa nature » demeure caché « à tous les regards, pour la simple raison qu'elle n'est pas encore éclos », sommeille encore « la violence des passions qui agiteront un jour l'âme épanouie de la femme lorsqu'elle aura été ébranlée au plus profond d'elle-même ». Dès lors, pour satisfaire aux exigences d'une sexualité que d'aucuns qualifieraient d'insatiable, la reine, soumise à ses sens et à la passion qui annihilent sa volonté et peuvent la conduire à la folie, est prête à tout. L'extase mérite d'abandonner la couronne, mieux vaut « renoncer à la royauté qu'à sa féminité ». Qu'importe à Zweig que le plaisir soit advenu par la violence, en l'absence de tout consentement... ou presque ! Qu'importe qu'il soit persuadé qu'« il n'est pas d'homme que la femme aime plus passionnément que celui qu'elle craint et admire en même temps, avec qui un certain sentiment de peur et

Prostituée, traduit en France en 1896. Dans une lettre à Zweig du 19 octobre 1920, Freud qualifie Lombroso de « fantaisiste », suite à sa lecture de *L'Homme de génie* (1864).

de danger accroît le plaisir amoureux dans des proportions mystérieuses ». Si cette désinvolture misogyne heurte, à juste titre, nos sensibilités, il faut, pour suivre l'écrivain dans sa description des ravages de la passion, se souvenir, un instant, des mentalités de son temps et gager que lui qui, dans la Vienne fin-de-siècle, approuvait l'émancipation féminine aurait, ensuite, contribué à l'évolution des mœurs.

Pour lors, sa grille de lecture attribuée au masculin la force, le courage, l'intrépidité, l'endurance et autant de qualités dites « viriles » lorsqu'elles se rencontrent chez Marie Stuart, pourvue, selon le pape lui-même, du « cœur d'un homme dans le corps d'une femme » ; l'écrivain assigne au féminin la fragilité, la curiosité, la versatilité, la nervosité, la vanité. Phallogocritique est son opinion sur les femmes en politique, supposées avoir la « dangereuse spécialité de blesser leurs adversaires à coups d'épingle et d'envenimer les oppositions en pratiquant la malveillance personnelle ». La lutte entre les cousines perd de sa superbe, rabaisée à un combat entre deux « chattes » perfides. Et l'auteur d'oublier la grandeur de Marie-Thérèse d'Autriche pour admettre la prétendue menace des femmes au pouvoir, car ce n'est pas leur raison qui gouverne, mais leur nature. C'est elle qu'Élisabeth parvient cependant à dompter, mais en partie seulement, car être souveraine ne lui permet pas de « surmonter les faiblesses de [son] sexe ».

Pas plus que Marie, la reine d'Angleterre ne peut échapper au diktat de la féminité, mais, alors que chez la première elle est exacerbée parce que « vraiment femme » dans chaque acte de sa vie, elle est chez la seconde amputée. La virginité d'Élisabeth ne relève pas, considère l'écrivain, d'un choix politique comme elle le prétend, mais d'une « infirmité sexuelle » qui ne lui fait éprouver « avec ses demi-amants que des tourments hystériques ». Non seulement son handicap lui interdit la passion érotique, mais il la prive de

la maternité ; à ses yeux même, elle n'est qu'« une souche morte ». Imprégné des valeurs traditionnelles et des normes de genre, Zweig est convaincu que « cette femme aurait donné tous les royaumes de la terre pour le bonheur simple, pur et naturel d'être tout à fait femme, tout à fait amante et mère ». En conséquence, dans le duel entre les souveraines s'insinue la jalousie féminine de l'une, vierge, stérile et frustrée, envers l'autre, incarnation de la féminité qui lui est inaccessible.

Poursuivie par le destin qui s'acharne et l'Histoire qui la brise, tout comme Zweig, Marie Stuart est plus encore vaincue par elle-même, car femme plus que reine !

Yannick RIPA¹

1. Historienne, spécialiste en histoire des femmes et du genre qu'elle a enseignée, en tant que professeure, à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Elle a notamment publié une *Histoire féminine de la France, de la Révolution à la loi Veil (1789-1975)*, Paris, Belin, 2020.

Marie Stuart

DRAMATIS PERSONAE

Premier cadre :	Écosse, 1542-1548
Deuxième cadre :	France, 1548-1561
Troisième cadre :	Écosse 1561-1568
Quatrième cadre :	Angleterre 1568-1587

Écosse

Jacques V, 1512-1542 : père de Marie Stuart.

Marie de Guise-Lorraine, 1515-1560 : sa femme, mère de Marie Stuart.

Marie Stuart, 1542-1587.

Jacques Stuart, comte de Murray, 1533-1570 : fils illégitime de Jacques V et de Marguerite Douglas, fille de Lord Erskine, régent d'Écosse avant et après le règne de Marie Stuart.

Henry Darnley (Stuart), 1546-1567 : arrière-petit-fils d'Henri VII par sa mère Lady Lennox, nièce d'Henri VIII. Second époux de Marie Stuart et comme tel élevé à la dignité de « roi consort » d'Écosse.

Jacques VI, 1566-1625 : fils de Marie Stuart et d'Henry Darnley. Roi légitime d'Écosse après la mort de Marie Stuart en 1587, roi d'Angleterre après la mort d'Élisabeth en 1603, sous le nom de Jacques I^{er}.

James Hepburn, comte de Bothwell, 1536-1578 : par la suite duc d'Orkney et troisième époux de Marie Stuart.

William Maitland de Lethington : chancelier d'État de Marie Stuart.

Jacques Melville : diplomate et homme de confiance de Marie Stuart.

James Douglas, comte de Morton : régent d'Écosse après l'assassinat de Murray, exécuté en 1581.

Mathew Stuart, comte de Lennox : père d'Henry Darnley.

Argyll, Arran, Morton Douglas, Erskine, Gordon, Harries, Huntly, Kirkcaldy of Grange, Lindsay, Mar, Ruthven : lords, tantôt partisans, tantôt ennemis de Marie Stuart et ayant presque tous succombé de mort violente.

Mary Beaton, Mary Fleming, Mary Livingstone, Mary Seton : les quatre Mary, compagnes de jeunesse de Marie Stuart.

John Knox, 1505-1572 : prédicateur de la « Kirk », principal adversaire de Marie Stuart.

Pierre de Chastelard : poète français à la cour de Marie Stuart, exécuté en 1563.

David Rizzio : musicien et secrétaire à la cour de Marie Stuart, assassiné en 1566.

George Buchanan : humaniste et précepteur de Jacques VI, auteur de pamphlets haineux dirigés contre Marie Stuart.

France

Henri II, 1518-1559 : roi de France à partir de 1547.

Catherine de Médicis, 1519-1589 : son épouse.

François II, 1544-1560 : leur fils aîné, premier époux de Marie Stuart.

Charles IX, 1550-1574 : frère cadet de François II, roi de France après la mort de celui-ci.

Le cardinal de Lorraine, Claude de Guise, François de Guise, Henri de Guise : les quatre Guise, oncles de Marie Stuart.

Ronsard, Du Bellay, Brantôme : poètes, auteurs d'œuvres à la louange de Marie Stuart.

Angleterre

Henri VII, 1457-1509 : roi d'Angleterre à partir de 1485, grand-père d'Élisabeth et arrière-grand-père de Marie Stuart et de Darnley.

Henri VIII, 1491-1547 : son fils, roi à partir de 1509.

Anne Boleyn, 1507-1536 : deuxième femme d'Henry VIII, déclarée adultère et décapitée.

Marie I^{re}, 1516-1558 : fille d'Henry VIII, née de son mariage avec Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre après la mort d'Édouard VI en 1553.

Élisabeth, 1533-1603 : fille d'Henry VIII et d'Anne Boleyn, déclarée bâtarde du vivant de son père, mais reine d'Angleterre après la mort de sa demi-sœur Marie en 1558.

Édouard VI, 1537-1553 : fils d'Henry VIII, né de son troisième mariage avec Jeanne Seymour, fiancé tout jeune à Marie Stuart, roi à partir de 1547.

Jacques I^{er} : fils de Marie Stuart, successeur d'Élisabeth.

William Cecil, Lord Burleigh, 1520-1598 : le tout-puissant et dévoué chancelier d'État d'Élisabeth.

Sir Francis Walsingham : secrétaire d'État et ministre de la Police.

William Davison : deuxième secrétaire.

Robert Dudley, comte de Leicester, 1532-1558 : favori et homme de confiance d'Élisabeth, proposé par elle comme époux à Marie Stuart.

Thomas Howard, duc de Norfolk : premier noble du royaume, prétendant à la main de Marie Stuart.

Talbot, comte de Shrewsbury : chargé pendant quinze ans par Élisabeth de la surveillance de Marie Stuart.

Amyas Paulett : le dernier geôlier de Marie Stuart.
Le bourreau de Londres.

Reine au berceau

1542-1548

Marie Stuart a six jours lorsqu'elle devient reine d'Écosse : dès le commencement s'accomplit la loi de sa vie : recevoir tout du destin, mais trop tôt et sans pouvoir en jouir consciemment. Lorsqu'elle vient au monde au château de Linlithgow, en ce sombre jour de décembre 1542, son père Jacques V est sur son lit de mort dans un château voisin, à Falkland ; il n'a que trente et un ans et pourtant il est déjà écrasé par la vie, fatigué par le combat, las de la couronne. C'était un homme brave, chevaleresque et naguère d'humeur joyeuse, un ami passionné des arts et des femmes, un roi familier avec ses sujets : souvent, on l'avait vu sous un déguisement aux fêtes de village, où il dansait et plaisantait avec les paysans ; il était l'auteur de plusieurs chansons ou ballades qui lui survécurent longtemps dans la mémoire du peuple. Mais cet héritier infortuné d'une lignée malheureuse, né à une époque barbare, dans un pays insoumis, était d'emblée destiné à un sort tragique. Un voisin autoritaire et sans scrupules, Henri VIII, le presse d'introduire la Réforme dans ses États. Jacques V résiste et reste fidèle à l'Église ; les nobles écossais, toujours heureux de créer des difficultés à leur souverain, profitent de ce désaccord pour inquiéter et

pousser à la guerre cet homme à l'esprit joyeux et pacifique. Quatre ans plus tôt, Jacques V, aspirant à la main de Marie de Guise, lui avait clairement décrit le destin malheureux d'un roi condamné à régner sur des clans indisciplinés et rapaces : « Madame, écrit-il dans sa lettre de demande en mariage, lettre d'une émouvante sincérité, je n'ai que vingt-sept ans et la vie me pèse déjà autant que ma couronne... Orphelin dès l'enfance, j'ai été le prisonnier de nobles ambitieux ; la puissante maison des Douglas m'a tenu longtemps en servitude, je hais leur nom et tout ce qui me le rappelle. Archibald, comte d'Angus, de même que George, son frère et tous leurs parents exilés ne cessent d'exciter le roi d'Angleterre contre moi et les miens ; il n'y a pas un noble dans mes États qu'il n'ait séduit par ses promesses ou corrompu avec son argent. Il n'y a pas de sécurité pour ma personne, rien ne garantit l'exécution de ma volonté ni celle de lois justes. Tout cela m'effraye, Madame, et j'attends de vous appui et conseil. Sans argent, réduit aux seuls secours que je reçois de France ou aux dons parcimonieux de mon opulent clergé, j'essaye d'embellir mes châteaux, d'entretenir mes forteresses et de construire des vaisseaux. Malheureusement mes barons tiennent un roi qui veut vraiment régner pour un insupportable rival. Malgré l'amitié du roi de France et l'aide de ses troupes, malgré l'attachement de mon peuple, je crains bien de ne jamais pouvoir remporter sur mes barons rebelles une victoire décisive. Je surmonterais tous les obstacles pour ouvrir à cette nation la voie de la justice et de la paix et j'atteindraï peut-être mon but si je n'avais contre moi que la noblesse de mon pays. Mais le roi d'Angleterre ne cesse de semer la discorde entre elle et moi, et les hérésies qu'il a implantées dans mes États étendent leurs ravages jusque dans l'Église. De tout temps, ma force et celle de mes ancêtres n'ont reposé que sur la bourgeoisie des villes et sur l'Église, et je suis obligé

de me poser la question : cette force, la conserverons-nous encore longtemps ? »

Toutes les calamités que le roi a prévues dans cette lettre à la Cassandre s'accomplissent et un malheur plus grave encore le frappe. Les deux fils que Marie de Guise lui donne meurent au berceau et Jacques V, qui se trouve alors à la fleur de l'âge, ne voit pas venir d'héritier pour cette couronne qui d'année en année pèse plus douloureusement sur son front. Finalement ses barons l'entraînent dans une guerre contre la surpuissante Angleterre, pour l'abandonner ensuite traîtreusement au moment décisif. À Solway-Moss, l'Écosse perd non seulement une bataille, mais aussi son honneur : abandonnées par leurs chefs sans avoir vraiment combattu, les troupes écossaises fuient en désordre ; quant au soldat chevaleresque qu'avait été le roi, il y a longtemps à cette heure tragique que la fièvre le tient alité dans son château de Falkland et qu'il ne lutte plus contre des ennemis étrangers, mais contre la mort.

Le 9 décembre 1542, par une triste journée d'hiver où le brouillard assombrit la fenêtre, un messager frappe à la porte. Il annonce au malade, à cet homme fatigué à en mourir, qu'une fille, une héritière, lui est née. Mais le cœur épuisé de Jacques V n'a plus la force d'espérer ni de se réjouir. Pourquoi n'est-ce pas un fils, un héritier ? Le mourant ne voit plus en toute chose que malheur, tragédie et ruine. Il répond, résigné : « La couronne nous est venue avec une femme, elle s'en ira avec une femme ! » Cette sombre prophétie est sa dernière parole. Il soupire, se tourne vers le mur et ne répond plus aux questions qu'on lui pose. Quelques jours plus tard il est enterré, et voilà Marie Stuart héritière d'un trône avant que ses yeux soient bien ouverts.

Mais c'est un héritage doublement fatal que d'être en même temps une Stuart et une reine d'Écosse ;

jusqu'ici il n'a été accordé à aucun des membres de cette famille qui ont occupé le trône de vivre heureux ou longtemps. Deux d'entre eux, Jacques I^{er} et Jacques III, ont été assassinés, deux autres, Jacques II et Jacques IV, sont tombés sur le champ de bataille ; et le destin a réservé à deux de leurs descendants, à cette enfant innocente et à son petit-fils Charles I^{er}, un sort encore plus tragique : l'échafaud. Aucun de ces nouveaux Atrides n'a pu atteindre le sommet de la vie ; rien ne leur est favorable. Les Stuart sont constamment obligés de se battre contre l'ennemi du dehors, contre l'ennemi du dedans et contre eux-mêmes ; l'inquiétude règne sans cesse autour d'eux, l'inquiétude est en eux. Leur pays – « un pays barbare et une gent brutelle », ainsi que le remarque avec mécontentement Ronsard égaré dans ce coin brumeux – est aussi tourmenté qu'eux-mêmes : de tout temps, les moins fidèles des habitants ont été ceux qui auraient dû l'être le plus : les lords et les barons, race farouche, indomptable, aux passions effrénées, individus belliqueux et avides, arrogants et intraitables. Ces hommes qui vivent comme de petits rois dans leurs châteaux et sur leurs terres ne connaissent pas d'autre joie que la guerre ; maîtres absolus dans leurs clans, on les voit traînant à leur suite, comme du bétail, bergers et paysans dans leurs éternelles guérrillas ou expéditions de brigandage. La bataille est leur plaisir, la jalousie leur mobile, l'ambition la pensée de toute leur vie. « L'argent et l'intérêt, écrit l'ambassadeur français, sont les seules sirènes auxquelles les lords écossais prêtent l'oreille. Rappeler à ces hommes leurs devoirs envers leurs princes, leur parler d'honneur, de justice, de vertu, de nobles actions ne ferait que provoquer leurs rires. » Semblables aux condottieri italiens dans leur amour amoral de la querelle et du pillage, mais moins civilisés et retenant moins leurs penchants, les vieux clans puissants des Gordon, Hamilton, Arran, Maitland, des Crawford,

Lindsay, Lennox et des Argyll ne font que s'agiter et se disputer sans cesse la prééminence. Tantôt ils se liguent les uns contre les autres dans des *feuds* de plusieurs années, tantôt ils se jurent dans des *bonds* solennels une fidélité de courte durée dirigée contre un tiers ; sans cesse ils nouent des alliances ou forment des associations, mais il n'y en a pas un au fond qui soit réellement attaché à l'autre et bien que tous alliés ou apparentés chacun demeure pour l'autre un rival, un ennemi mortel. Quelque chose de païen et de barbare subsiste dans leurs âmes farouches ; qu'ils se prétendent protestants ou catholiques – selon ce qu'exige leur intérêt –, tous sont les petits-fils de Macbeth et de Macduff, les thanes sanglants que Shakespeare a si magistralement dépeints.

Ces hommes jaloux et indomptables ne sont vraiment unis que lorsqu'il s'agit de résister à leur maître commun, à leur propre roi, car l'obéissance leur est aussi insupportable que la fidélité leur est inconnue. Si ce *parcel of rascals*, pour parler comme Burns, l'Écossais pure souche, tolère encore que l'ombre d'une royauté s'étende sur ses châteaux et ses terres, cela ne tient qu'à la rivalité des clans. Les Gordon laissent la couronne aux Stuart afin qu'elle ne tombe pas aux mains des Hamilton et les Hamilton par jalousie envers les Gordon. Mais malheur au roi d'Écosse qui a l'audace de prétendre régner vraiment, de vouloir être le maître, d'essayer de rétablir l'ordre et la discipline dans son royaume, malheur à lui si dans un élan de jeunesse il cherche à barrer la route à l'orgueil et à la rapacité des lords ! Aussitôt cette clique, d'habitude en proie à la discorde, fraternise pour réduire son souverain à l'impuissance et si elle n'arrive pas à ses fins par l'épée, c'est au poignard qu'elle peut se fier.

C'est un pays tragique, déchiré par de funestes passions, sombre et romantique comme une ballade, cette petite presque île du nord de l'Europe, et de plus

c'est un pays pauvre. Car la guerre éternelle y détruit toute force. Les rares villes – qui en réalité ne sont qu'agglomérations de chaumières tapies derrière une forteresse – ne peuvent jamais atteindre à la richesse ou même à une aisance bourgeoise parce que toujours pillées ou incendiées. D'autre part les châteaux forts de la noblesse, aujourd'hui encore sinistres et formidables dans leurs ruines, ne représentent pas de véritables palais où règnent le luxe et la magnificence ; ce sont des forteresses imprenables destinées à la guerre et non à l'aimable pratique de l'hospitalité. Entre cette poignée de grands seigneurs et leurs serfs, il manque la puissance créatrice d'une classe moyenne, force nourricière et conservatrice d'un État. La seule région où la densité de la population soit élevée, celle située entre la Tweed et le Firth, trop près de la frontière anglaise, est constamment ravagée et dépeuplée par les invasions. Dans le Nord, on peut voyager pendant des heures le long de lacs abandonnés, à travers des prairies désertes et de sombres forêts sans rencontrer un village, un château ou une ville. Les localités ne se pressent pas les unes contre les autres comme dans les régions surpeuplées de l'Europe, on n'y trouve pas de ces larges routes qui favorisent le négoce et l'essor des villes, ni de navires quittant les rades pavées d'oriflammes, comme en Angleterre, en Hollande et en Espagne, pour ramener l'or et les épices d'au-delà des océans ; comme aux temps patriarcaux, les gens de ce pays vivent pauvrement de l'élevage des moutons, de la pêche et de la chasse : par ses lois et ses mœurs, par sa pauvreté et sa barbarie, l'Écosse d'alors est de cent ans en retard, pour le moins, sur les autres pays. Tandis que dans toutes les villes maritimes d'Europe les banques et les bourses commencent à prospérer avec le début des temps modernes, tandis que les échanges d'une nation à l'autre se font avec de l'argent et de l'or, ici, comme aux âges bibliques, une fortune s'évalue et se compte

en moutons : Jacques V, le père de Marie Stuart, en possède dix mille et c'est là tout son patrimoine. Il ne dispose pas d'un trésor ; il n'a ni armée ni garde du corps pour garantir son autorité, car il ne pourrait pas les payer et le Parlement, où les lords font la loi, n'accordera jamais à son roi les moyens d'acquérir une puissance réelle. Tout ce que le roi possède, en dépit de cet état d'indigence extrême, lui a été procuré ou donné par ses riches alliés, par la France ou par le pape ; chaque tapis, chaque tapisserie, chaque candélabre qui orne ses appartements et ses châteaux, il l'a payé d'une humiliation.

Sur le corps de l'Écosse, ce beau et noble pays, cette éternelle misère est une plaie suppurante par laquelle s'écoule sa puissance politique. En raison de la nécessité et de la cupidité de ses rois, de ses lords, de ses barons, cet État sera toujours un jouet sanglant entre les mains des puissances étrangères. Qui combat contre le roi et pour le protestantisme reçoit sa solde de Londres ; qui se bat pour le catholicisme et les Stuart est à celle de Paris, de Madrid et de Rome : toutes ces puissances étrangères payent le sang écossais rubis sur l'ongle. La balance oscille toujours entre les deux grandes nations que sont l'Angleterre et la France ; aussi cette voisine immédiate d'Albion est-elle pour la France une irremplaçable partenaire dans le jeu. Chaque fois que les armées anglaises font irruption en Normandie, la France aiguise en toute hâte ce couteau pour l'enfoncer dans le dos de son adversaire ; au premier appel, les Écossais, de tout temps belliqueux, courent à la frontière et se précipitent sur leurs *auld enemies* ; même en temps de paix, ils sont pour ceux-ci une menace perpétuelle. Le renforcement militaire de l'Écosse est le constant souci de la politique française ; rien de plus naturel donc que, de son côté, l'Angleterre cherche à briser cette puissance en excitant les lords et en provoquant d'incessantes rébellions. C'est ainsi que ce

malheureux pays est devenu le terrain sanglant d'une guerre longue et douloureuse dont l'issue est liée au destin de l'enfant encore ingénue qui vient de naître.

C'est un symbole au plus haut point dramatique que cette lutte commence en fait au berceau de Marie Stuart. L'enfant est encore en langes, elle ne parle pas, ne pense pas, ne ressent pas, à peine peut-elle mouvoir ses mains minuscules dans ses coussins que déjà la politique cherche à s'emparer de son corps pas encore déployé et de son âme inconsciente. Car le destin de Marie Stuart est d'être toujours écartée de ces calculs. Il ne lui sera jamais accordé de disposer librement de sa personne, elle restera sans cesse prisonnière de la politique, l'objet de la diplomatie, le jouet des convoitises étrangères, elle ne sera jamais que reine, gardienne de la couronne, l'alliée ou l'ennemie. À peine le messenger a-t-il apporté à Londres la nouvelle de la mort de Jacques V et celle de la naissance de sa fille, l'héritière du trône d'Écosse, qu'Henri VIII décide de demander au plus tôt la main de cette précieuse fiancée pour son fils et héritier Édouard, encore mineur. La politique ne s'occupe jamais des sentiments, mais de couronnes, de pays, de droits à l'héritage. L'individu, son bonheur, sa volonté n'existent pas pour elle, ils ne comptent pas à côté des valeurs réelles et positives du jeu du monde. Dans ce cas particulier, cependant, l'idée d'Henri III de fiancer l'héritière du trône d'Écosse avec l'héritier du trône d'Angleterre est pleine de bon sens et même d'humanité. Il y a longtemps que cette division permanente entre les deux nations sœurs n'a plus de raison d'être. Formant une même île au milieu de l'océan, protégées et assaillies par les mêmes mers, de races alliées et se trouvant dans les mêmes conditions d'existence, il n'est pas douteux qu'un devoir identique s'impose aux nations anglaise et écossaise : s'unir. Ici la nature a clairement exprimé sa volonté.

Seule la jalousie des deux dynasties, les Tudor et les Stuart, s'oppose encore à la réalisation de ce dessein ; mais si grâce à un mariage la discorde qui règne entre elles se transforme en union, alors les héritiers communs des Stuart et des Tudor pourront être à la fois rois d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, une Grande-Bretagne puissante et unie pourra prendre part à un combat d'un caractère plus élevé : la lutte pour la suprématie mondiale.

Hélas ! chaque fois, sans exception, qu'une idée claire et logique apparaît en politique, elle est compromise par une mise en œuvre stupide. D'abord tout semble parfaitement réussir. Les lords auxquels on s'est hâté de remplir les poches adhèrent avec joie à la proposition de mariage. Mais un simple parchemin ne suffit pas à l'homme astucieux qu'est Henri VIII. Il a été trop souvent dupe de l'hypocrisie et de la rapacité de ces hommes d'honneur pour ne pas savoir qu'un traité n'engage jamais des gens de peu de foi et que, devant une offre plus avantageuse, ils seraient aussitôt prêts à vendre l'enfant royal à l'héritier du trône de France. Aussi, comme première condition, exige-t-il des négociateurs écossais la remise immédiate de la mineure à l'Angleterre. Mais si les Tudor se méfient des Stuart, ceux-ci ne se méfient pas moins des Tudor et la mère de Marie, en particulier, s'élève contre cet accord. Éduquée dans un catholicisme rigoureux, comme tous les Guise, elle ne veut pas confier l'éducation de son enfant à des hérétiques ; de plus, elle n'a pas eu de mal à découvrir dans le traité un piège dangereux. En effet, dans une clause secrète, les négociateurs écossais, subornés par Henri VIII, se sont engagés, au cas où Marie mourrait prématurément, à intervenir pour que, malgré cela, « tout le gouvernement et la possession du royaume d'Écosse reviennent à Henri VIII ». Ce point est grave ; d'un homme qui a déjà fait trancher la tête à deux de ses femmes, on peut toujours craindre qu'il ne hâte la

mort de l'enfant pour disposer d'un héritage si important. Aussi, en mère soucieuse de la vie de sa fille, Marie de Lorraine refuse de l'expédier à Londres. Il s'en faut de peu qu'une guerre ne sorte de cette demande en mariage. Henri VIII envoie des troupes en Écosse pour s'emparer de force du gage précieux que représente Marie. L'ordre transmis à ses soldats donne une idée de la froide brutalité de l'époque : « C'est la volonté de Sa Majesté que tout soit exterminé par le fer et le feu. Brûlez et rasez Édimbourg dès que vous y aurez pris et pillé tout ce que vous pourrez... Pillez Holyrood et autant de villes et de villages des environs d'Édimbourg qu'il vous sera possible, pilliez, incendiez et réduisez à l'obéissance Leith et toutes les autres villes, exterminatez sans ménagement hommes, femmes, enfants, partout où vous rencontrerez de la résistance. » Comme une légion de Huns, les bandes armées de Henri VIII envahissent la frontière. Mais au dernier moment, la mère et l'enfant sont mises en sûreté au château fort de Stirling et Henri VIII doit se contenter d'un traité dans lequel l'Écosse s'engage à remettre Marie Stuart à l'Angleterre (toujours elle sera traitée et vendue comme un objet) le jour où elle aura atteint sa dixième année.

Tout semble encore une fois arrangé le mieux du monde. Mais de tout temps la politique a été la science de l'absurdité. Les solutions simples, naturelles et raisonnables lui répugnent ; les difficultés représentent son plus grand plaisir, la discorde, son élément. Bientôt le parti catholique se lance dans de secrètes manigances ; il se demande si l'on ne ferait pas mieux de vendre l'enfant – qui ne sait encore que sourire et gazouiller – au fils du roi de France au lieu de le livrer au fils du roi d'Angleterre. Et quand Henri VIII meurt, le désir des Écossais de respecter le traité est déjà bien faible. Mais voici que le régent anglais Sommerset exige au nom du roi mineur Édouard la remise de la petite fiancée,

et comme l'Écosse résiste il envoie une armée pour faire entendre aux lords le seul langage qu'ils comprennent : celui de la force. Le 10 septembre 1547, la bataille – ou plutôt la boucherie – de Pinkie réduit à néant la puissance écossaise ; plus de dix mille morts jonchent le champ de bataille. Marie Stuart n'a pas encore atteint sa cinquième année qu'on a déjà fait couler pour elle des torrents de sang.

Désormais l'Écosse s'offre sans défense aux Anglais. Mais dans ce pays vingt fois pillé il ne reste plus grand-chose à voler ; pour les Tudor, il ne contient en vérité qu'un seul trésor, Marie, qui incarne la couronne et ses droits. Mais, au grand désespoir des espions anglais, elle a disparu sans laisser de traces du château de Stirling. Même parmi les membres du premier cercle, personne ne sait où la reine-mère la tient cachée. C'est que le nid protecteur a été excellemment choisi : la nuit, dans le plus grand secret, des serviteurs tout à fait sûrs l'ont conduite au couvent d'Inchmahome, blotti sur une petite île du lac de Menkeith, « dans le pays des sauvages », comme le rapporte l'ambassadeur français. Aucun chemin ne mène à ce lieu romantique : il a fallu transporter la précieuse cargaison en canot sur le rivage de l'île où elle a été confiée à de pieux gardiens qui ne quittent jamais leur couvent. Là, dans un profond mystère, loin de l'agitation et des tourments du monde, l'insouciant enfant vit à l'abri des événements, tandis que par-delà les mers la diplomatie tisse activement sa destinée. Entre-temps, la France est entrée en scène, menaçante, pour empêcher que l'Angleterre ne soumette entièrement l'Écosse à son joug. Henri II, le fils de François I^{er}, envoie une flotte puissante et le lieutenant-général du corps expéditionnaire français demande au nom du roi la main de Marie Stuart pour son fils héritier François. En une nuit, le vent de la politique qui souffle sur la Manche, violent et belliqueux, a soudainement changé le sort

de l'enfant ; au lieu d'être reine d'Angleterre, voilà tout à coup la fille des Stuart destinée à devenir reine de France. À peine ce nouveau et avantageux marché est-il conclu en bonne et due forme que le 7 août 1548 Marie Stuart, alors âgée de cinq ans et huit mois, est expédiée en France, où réside le nouveau fiancé qu'on lui a choisi et qui lui est aussi inconnu que le premier.

L'insouciance est la grâce de l'enfance. Que sont la guerre et la paix, que sont les batailles et les traités pour une enfant de trois, quatre ou cinq ans ? Que signifient pour elle les noms France et Angleterre, Édouard et François ? Que lui importe la folie furieuse de ce monde ? Les cheveux blonds battant au vent, une petite fille aux jambes maigres court et joue dans les salles sombres ou claires d'un château, ses amies à ses côtés. Car – une pensée charmante en des temps barbares – on lui a donné très tôt quatre compagnes de son âge, issues des plus grandes familles d'Écosse, qui partagent ses plaisirs et ne la quittent jamais – le trèfle porte-bonheur des quatre Mary : Mary Fleming, Mary Beaton, Mary Livingstone et Mary Seton. Ces enfants sont aujourd'hui ses joyeuses camarades de jeu ; demain ce seront des amies qui lui feront paraître l'étranger moins hostile ; plus tard elles seront ses dames d'honneur, et, dans un moment de tendresse, elles feront le vœu de ne pas se marier avant leur jeune souveraine. Si par la suite trois d'entre elles l'abandonnent dans le malheur, la quatrième la suivra dans l'exil et jusqu'à l'heure de la mort : ainsi un reflet de son heureuse enfance éclairera toujours Marie Stuart, même aux heures les plus noires de sa vie. Mais les sombres jours qui l'attendent sont encore loin ! Pour le moment cinq petites filles, insouciantes et gaies, s'ébattent et rient dans les châteaux d'Holyrood ou Stirling, et ne savent rien de la majesté, de la dignité, de la royauté,

elles ne savent rien de sa fierté et de ses périls. Puis vient encore une soirée et l'on vient sortir la petite Marie de son lit d'enfant, une barque l'attend sur un étang, on la fait traverser à la rame pour rejoindre une île où tout est aimable et bon – Inchmahome, lieu de paix. Des inconnus la saluent, habillés différemment que d'autres hommes, noirs et vêtus de larges cottes bouffantes. Mais ils sont aimables et doux, ils chantent bien dans la haute salle aux fenêtres colorées et l'enfant s'habitue à eux. Cependant, un soir, une fois de plus, on l'emmène (Marie Stuart devra toujours voyager et fuir ainsi, de nuit, pour passer d'un destin à l'autre), et la voilà tout d'un coup sur un grand vaisseau dont les voiles blanches battent au vent. Pourquoi aurait-elle peur, la petite Marie ? Tout est tendre, aimable et bon, son demi-frère de dix-sept ans, James – l'un des nombreux bâtards que Jacques V a engendrés avant sa période d'homme marié –, lui caresse ses cheveux blonds et les quatre Mary sont là. On les voit ainsi rire et faire les folles au milieu des canons du vaisseau de guerre français et des marins aguerris, ravies comme le sont toujours les enfants d'un changement imprévu. Là-haut, pourtant, dans la hune, la vigie guette anxieusement : elle sait que la flotte anglaise croise dans la Manche pour s'emparer de la fiancée du roi d'Angleterre au dernier moment, juste avant qu'elle devienne celle de l'héritier du trône de France. Mais Marie ne voit que ce qui est près d'elle et nouveau : la mer est bleue, les hommes sont amicaux, le navire fend les flots avec la force et le souffle d'un gigantesque animal.

Le 13 août, le galion atteint enfin le petit port de Roscoff. Les embarcations gagnent la rive. Enchantée de cette magnifique aventure, joyeuse, exubérante, la petite reine d'Écosse, qui n'a pas encore six ans, saute sur la terre française. Son enfance vient ainsi de prendre fin, le temps des obligations et des épreuves commence.